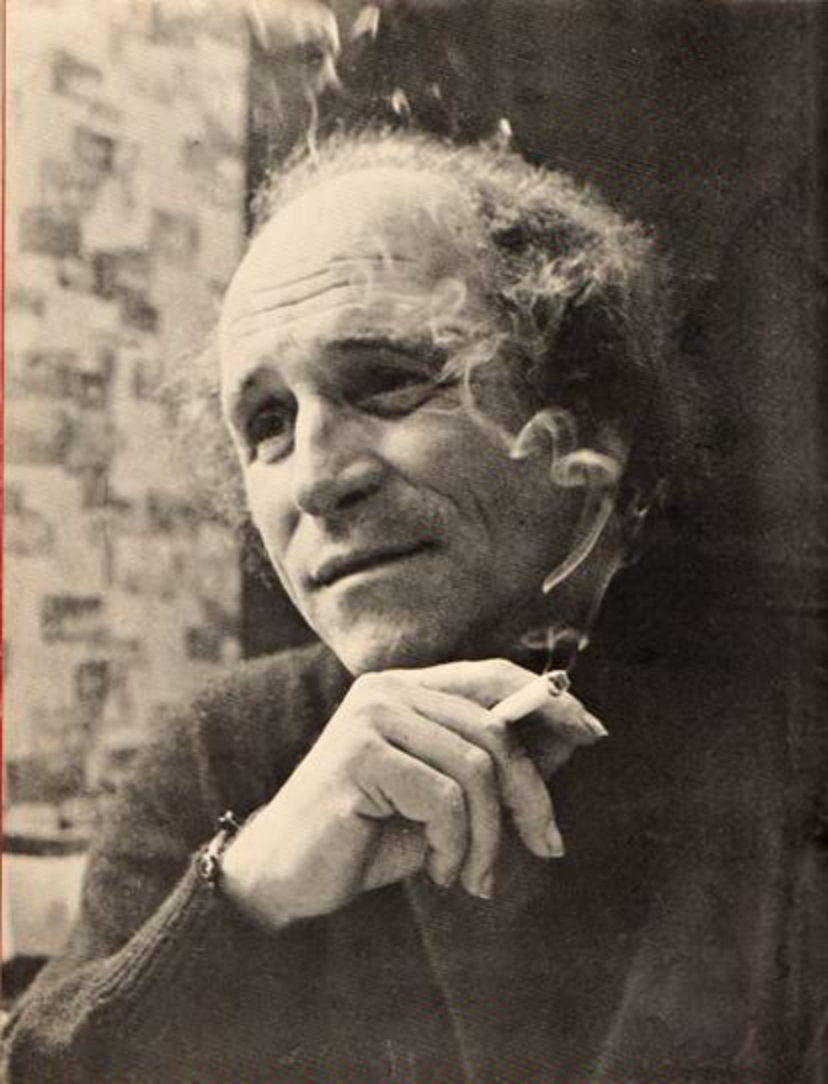


UN CHIEN
A
LA
MUTUALITÉ



DU 6 AU 10 JANVIER LÉO FERRÉ



PALAIS DE LA MUTUALITÉ
JANVIER 1970



JEAN-LOUIS MARQUET ET ROLAND RIBET

présentent

le

RÉCITAL
LÉO FERRÉ

ACCOMPAGNÉ PAR PAUL CASTANIER



A black and white photograph showing two men in winter attire. The man on the left is seated, wearing a dark turtleneck, sunglasses, and a fur-lined hat. He is looking at a document held in front of him. The man on the right is standing, leaning over the seated man, wearing a dark jacket and a fur-lined hood. He is also looking at the document. The background is blurred, suggesting an outdoor setting with some architectural elements.

**LEO
FERRE**

ET

PAUL CASTANIER

LEO FERRE

CHOISIRA SON PROGRAMME
PARMI LES CHANSONS SUIVANTES

LES POÈTES
L'IDOLE
ROTTERDAM
LE CRACHAT
COMME A OSTENDE
LA « THE » NANA
L'ÉTANG CHIMÉRIQUE
PETITE
THINK YOU SATAN
LE MAL
SUR LA SCÈNE
A ST-GERMAIN-DES-PRÈS
L'AMOUR
LES ANARCHISTES
LA GRANDE VIE
LA MELANCOLIE
PARIS JE NE T'AIME PLUS
LA NUIT
L'ADIEU
VINGT ANS
MONSIEUR TOUT BLANC
SALUT BEATNIK
PÉPÉE
PSAUME 151
LE BATEAU ESPAGNOL
COMME UNE FILLE
C'EST EXTRA
L'AMOUR FOU
FRANCO LA MUERTE
NI DIEU NI MAÎTRE
A TOI
LA MARSEILLAISE
LA MÉMOIRE ET LA MER
MADAME LA MISÈRE
LE CHIEN



Il faut gueuler dans la tronche des gens

Le phénomène du disque a représenté quelque chose de nouveau : le vrai public, c'est celui que je ne connaissais jamais, c'est celui qui, quelque part dans une ville, écoute une de mes chansons sans me voir. Au début ça fait drôle. On éprouve un plaisir vaniteux à se dire : « En ce moment on m'écoute ». Ensuite on rentre dans sa coquille, on devient humble. Un disque c'est merveilleux, mais aussi ça tue le plaisir et la sensibilité. Comme un homme qui connaît trop de femmes. C'était mon problème : changer de femme tous les jours. C'est infaisable mais supposez... Au bout d'un an c'est fini, on ne peut plus. Si vous avez un disque à votre disposition, il faudrait, je crois, l'écouter 10, 20, 30 fois et puis le casser, l'oublier...

L'autre côté de mon métier, c'est que je chante mes chansons en public, dans un théâtre. Si j'écriis, c'est parce que je peux chanter, que j'ai une voix. Si je n'en avais pas je n'écrirais pas parce que je ne serais pas publié.

Le guignol qui pleure

Changer en public, quand ça marche, c'est l'expérience la plus extraordinaire. J'arrive sur une scène où je suis seul, ils m'attendent. Alors j'éprouve une espèce de dépression de moi-même : je l'ai ressentie très fortement au gala des Anacrotistes, à la Mutualité (le dernier tour de chant que j'ai fait à Paris : c'était lyrique). Ce soir-là je ne m'appartenais plus. Sur scène on est un peu le guignol, dans le bon sens du mot, le guignol qui pleure. Je pense à l'Espagne, aux armées, et je me sens toujours le taureau. C'est difficile à expliquer : c'est extraordinaire et c'est affreux, et pourtant c'est beau... On fait des choses qu'on ne s'attend pas à faire. Mais ça doit arriver parce que les gens vous aiment sans que vous le sachiez. Pour eux vous êtes la pensée « musique » qu'ils ont entendue, et puis soudain avec

un corps, une barbe naissante, qui est un peu blanche. Un homme ? Un militaire ? Une idole ?

J'ai peut-être parfois que le succès d'une soirée rompt en moi quelque chose qui est une absolue sincérité dans la société de ce que je fais. Si je ne me laisse pas porter par ce sentiment d'emballement des autres dans moi, je reviens lucide. Et si je suis lucide, je suis triste. Parce que je vois l'insanité et la vanité de tout.

De toute façon je suis seul. Dans la vie, et puis mentalement. Je chante, mais je fais autre chose que le chanteur à la mode des hit-parades et des juke-boxes. Je ne veux pas faire de superfétail à mon propos, seulement dire cette solitude. J'essaie de me raccorder avec quelques poètes qui chantent, Breil et Brassens. Mais c'est difficile de se voir et de se connaître. C'est pourquoi je souhaite toujours un gala qui nous réunirait, chacun chantant trois chansons à tour de rôle, dans une grande salle, le Palais des Sports par exemple. C'est très important la salle, à cause du contact avec le public. Il existait à Paris un théâtre admirable qui était comme un grand bateau : c'était l'Alhambra. On l'a détruit. La Mutualité aussi est une salle merveilleuse parce qu'elle est large, comme une femme que j'entoure avec mes bras.

Tout est trafiqué

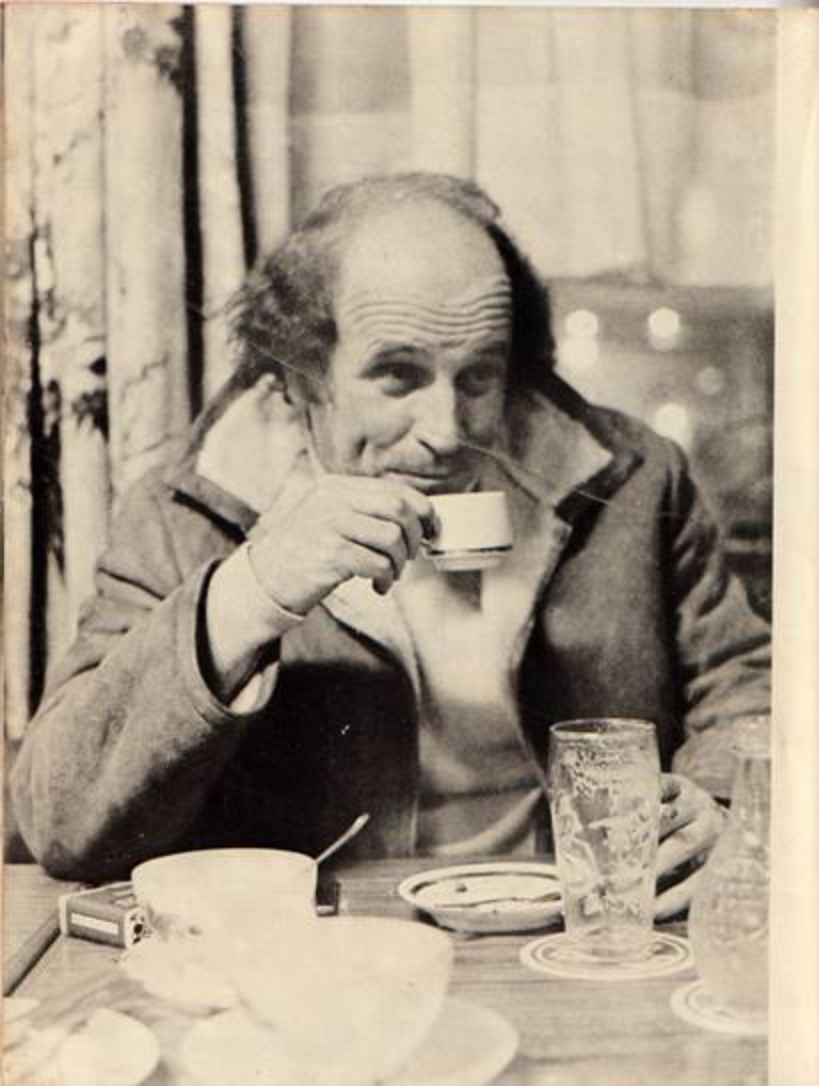
Nous vivons une époque où la publicité est agressive et sans intelligence : oscars bêtes, prix, hit-parades, M.L.D.E.M... De la connivie ! Tout est trafiqué ! Cela n'a pas d'importance : si la vedette ne veut rien, elle tombera. En revanche, supposez qu'on découvre tout à coup un grand musicien. Supposez qu'il y ait un bêtage insublime pour le faire sortir de sa mansarde. Ce serait formidable. Il faudrait qu'il profite de ce monde abominable et merveilleux, abominable par le côté commercial, merveilleux parce

qu'on vend une matière qui enchante. Et ce n'est pas être une putain que de dire : « Voilà, il va se passer quelque chose à tel endroit. Si vous voulez y participer... » La question de la putain rentre en ligne de compte ensuite. En fait nous sommes tous des putains parce que nous vendons quelque chose de nous, qui est physique, qui est notre voix.

Pour ceux qui assurent la diffusion, tous les moyens évidemment sont bons : payer pour obtenir la meilleure heure d'écoute, « matraquer » sur les ondes, ce qui est davantage une question de copinage que d'argent. Violer l'auditeur. Moi, quand un air bête me tombe dans la tête, j'ai un truc infaisable pour l'essorcier : je chante immédiatement un thème de Debussy ou de Ravel. Cela peut durer aussi bien pendant des heures, mais c'est tout de même mieux ! Ce qui se passe pour les gens qui n'ont pas le temps de penser à Debussy — et ils sont nombreux, je crois — c'est qu'ils acceptent cet amalgame de leur esprit, de leur oreille, et puis ils sont marrons, ils sont pris dans la toile d'araignée. C'est là-dessus que comptent les producteurs quand ils font passer une chanson plusieurs fois par jour.

On peut être violé par la poésie

Ce que je comprends mal, c'est que les gens achètent le disque : si j'écoutais une chanson dix fois à la radio, je la sais. Mais quand je mets en musique Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Apollinaire ou Aragon, je peux dire le support qui rejoint ce viol dont je parle quand je dis que l'on viole la conscience auditive des gens. Mais dans le bon sens cette fois. Personnellement, je n'aimais pas la peinture, je disais que je ne l'aimais pas parce que je ne la connaissais pas. Et puis un jour, en 46, je suis entré dans une exposition de Van Gogh. Je ne savais pas qu'il était, seulement qu'il s'était coupé l'oreille. Je



trouvais ça marrant, et puis j'ai su que c'était triste. Je suis entré et j'ai pleuré. C'est cela le dépacage! J'ai été violé par la peinture. Ils peuvent être violés par la poésie.

Dans les discothèques de l'O.R.T.F.

Il n'y a pas de censure, dit-on, car on ne peut pas interdire une chanson tant qu'elle ne porte pas atteinte aux bonnes mœurs.

Et pourtant, si vous allez dans les discothèques de l'O.R.T.F., à Paris et en province, et que vous demandiez des disques de Ferré, vous en verrez des tas d'interdits. C'est marqué! J'ai vu des disques rayés au poignçon. Si je veux, je peux faire un recours en excès de pouvoir au Conseil d'Etat, et je gagnais. Depuis des années, il existe à l'O.R.T.F.



des comités d'écoute chargés d'écarter les disques techniquement mauvais. Maintenant que les enregistrements sont tous bons techniquement, ils se sont transformés en comités de censure, ne jugeant plus de la qualité mais du contenu.

Crier est un plaisir de solitude, la vraie solitude. Quand j'ai écrit ma symphonie, je l'ai sentie à un degré jamais éprouvé. Les histoires de Berlioz composant sa *Symphonie fantastique* dans la nuit, en attendant les violons, c'est faux. Quand on écrit l'orchestre sur le papier, on ne l'entend pas. La musique est une longue patience, c'est du cruciverbisme.

On est seul, au piano, dans la pénombre. Et, tout à coup, précipité devant une grande salle qui applaudit, je me sens attaqué comme par 10 000 maqueux qui me prendraient mon poignon, et mon poignon c'est la petite joie de la trouvaille, quelque chose de ma pensée profonde, de ma mince solitude. Ce dialogue de l'artiste avec rien, avec ce qu'on appelle faussement l'inspiration, avec les larmes aussi, c'est toute la tristesse de la création. Nous sommes tous un peu des femmes, nous accouchons. Voilà. Je suis un « parturient »!

C'est curieux parfois. Une phrase « Ni dieu ni maître » que je connaissais depuis longtemps, et soudain le choc. Je n'y pensais pas. Si je n'avais pas relu *Arlene 17* de Breton à ce moment-là...

• De la musique pour manger •

La manifestation de l'art, c'est toujours une question de circonstance. Sinon c'est de l'amateurisme, même distingué. Un des plus beaux mots de Beethoven, c'est celui-ci, d'une tristesse et d'une vérité extraordinaires : « Je n'ai jamais écrit la musique que je voulais écrire. J'ai toujours écrit de la musique pour manger. » Que lui ait dit cela, c'est immense, quand on voit ce qu'il a fait, une fois qu'il s'est libéré du « divin Mozart ». Beethoven écrivait sur commande. Haydn a composé *Le Roi David* à la demande d'un ami, en Suisse, pour un orchestre d'harmonie, avec la servitude d'un cadre formel dans lequel il avait accepté de s'enfermer : il n'y avait pas de violon dans cet orchestre. Cela a été le succès que l'on sait — pas un succès de juke-box, nous ne sommes pas encore en l'an 4000!... Quelques années avant de mourir, Haydn a réécrit *Le Roi David* avec des violons. Il a eu le tort de toucher à ce qu'il avait fait et qui était comme un livre imprimé par sa typographie, qui est beau de cette contrainte même. Stravinsky a composé un peu de la même façon *L'Histoire du Soldat*, avec cinq ou six musiciens. Une commande comme ça, avec une plume... Si demain on me demande d'écrire avec une plume d'oie, sur un papier du XVI^e siècle, j'écrirai autre chose qu'avec un stylo à bille! Ce n'est pas une image.

Je crois que j'ai subi, en musique, l'influence de Debussy et de Ravel. La merveilleuse inflexion ravélienne... Et puis on visite sa maison, une petite maison d'horloger suisse, où tout est miniaturisé. C'est décevant.

Du point de vue poétique, j'ai surtout été influencé par Apollinaire. Je m'en suis rendu compte il y a peu de temps en relisant *Le voyageur et L'Émigrant de Lander Road*. C'est le grand poète moderne. Il a tout inventé, dans le style, dans la voix, dans le choix des mots, dans les images. S'il n'avait pas fini patriote... Ça me gêne, ce patriotisme! D'ailleurs il n'a plus rien fait de grand à partir de ce moment. Et pourtant, il



avait cette espèce de parole d'avant la parole, il parlait comme un grand oiseau sur la pierre.

Ravel et sa tumeur

Il y a des phrases qui sont belles, des phrases qui semblent ne rien vouloir dire et qui nous sont dictées de derrière les mots. Cela m'arrive parfois. Je me mets à la machine, et j'entends une voix... à l'intérieur de moi, et puis je la perds... Je me fais du cinéma, mais il y a quelque chose de bizarre : j'écris et ce n'est pas moi. On me dicte. Pas toujours, mais par exemple ce matin : quatre vers, avec les rimes, qui s'enjambent bien, qui ont l'air d'être travaillés. Pourquoi ? Il y a des choses qu'on ne peut pas trouver tout seul, qui sont données : le premier vers de *La Jeune Parque* de Valéry : *Qui pleure là, sinon le vent, simple...* Les surréalistes l'avaient compris. On les moquait du doigt. Et puis ils ont fait l'amour, ils ont engrossé une femme qui est la littérature, qui a accouché après la guerre. Aujourd'hui naissent leurs enfants. Mais quand le père Soupault se balançait sur le grand lustre de la Closerie des Lilas, il était seul.

Les artistes sont tous des révoltés et des solitaires. Gauguin par exemple, et Van Gogh, ô combien ! Quand on pense à la solitude de Ravel... Terrible ! Seul avec sa tumeur dans la tête. Ils ont fini ensemble. Et Bartok, mort à New York en 45 : des amis ont dû se cotiser pour pouvoir l'enterrer. Villon aussi était seul avec l'ineffable Charles d'Orléans qui était le Pompéidou de l'époque. Et Bizac, avec sa solitude à la dimension de ce qu'il faisait. Ce n'est pas un hasard si Beethoven et Ravel ont été sans femme, sans enfant. Il y a des gens coupés comme ça ! Des oiseaux



seuls, sans sexe, et par moments des sexes grands comme ça, et puis plus rien, et puis des angrs, et puis des démons... La vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue — en tout cas pour moi — s'il n'y avait pas cette souveraine lucidité sur les choses et puis ce besoin d'être traqué par quelque chose d'affectif, qui sente l'amour. Sinon on se tue.

Le couteau et l'amour

L'anarchie, c'est cela. Le couteau et l'amour. Si je rencontrais René Char, je l'embrasserais pour avoir écrit cette phrase merveilleuse : « Tout bien considéré, tant du point de vue du tireur que de celui du gouteur, il ne me déplait pas que la merde monte à cheval. » Il faut détruire, avec amour.

En ce moment, on vit dans une époque de décadence, avec tout ce que cela comporte de formidable. By-

rance, c'était pas mal ! C'était même mieux que Bonaparte ! Aujourd'hui on a des espèces de Bonaparte en carton-pâte. Alors Byzance, ça fait rigoler tout le monde. On vit dans une bande dessinée : il y a le grand méchant loup, le directeur, le fisc, le général (il y en a un million !), le communisme c'est l'amour » (des bisques !).

Depuis mai 1968, pour la première fois de l'histoire, s'est produite la révolte de l'intelligence, rompant la solitude des intellectuels. Depuis mai 68 il y a des anarchistes, des vrais, des généraux, avec le cœur sur la table. Il n'y a pas que les bourgeois qui font des mômes !

Il faut gauder. Sourire ne sert à rien : c'est déjà la moitié de l'échine à terre. Oui, il faut gauder avec des mots dans la tronche des gens, comme des clarinettes !

PROPOS RECUEILLIS
PAR FRANÇOISE TRAVELLET.

LE FAIT PUBLIC N° 9





